

Noëlle Revaz à livre ouvert

L'écrivaine valaisanne publie aux Editions Zoé son troisième roman. Descente dans les entrailles de «L'infini livre»

Katia Berger

Plus qu'un autre, son visage est une page. On y lit entre les taches de rousseur, les rideaux de la quarantaine et les éclats d'ombre ou de lumière sans jamais percer à jour l'entièreté de son mystère. On ne s'en étonnera pas: Noëlle Revaz ressemble à son dernier roman, *L'infini livre*.

L'action en est aussi inattendue que ténue. Dans un miroir grossissant mêlant la satire à la dystopie, on y navigue dans l'univers de l'édition, sur les pas de deux auteurs, Jenna Fortuni et Joanna Foraggi, amenées peu à peu par leur éditrice Radelpha à ne former qu'une seule «superauteure», Joanna Fotunaggi. Dans le monde décrit, les ouvrages littéraires se réduisent à de simples objets dont on contemple l'aspect extérieur. Aucun n'est jamais ouvert, surtout sur les plateaux de télévision, sous peine de s'y perdre. Après la réalité paysanne dans *Rapports aux bêtes*, les aléas du désir dans *Efina*, voici Noëlle Revaz s'enfoncer dans les glaises de l'être et du paraître, façon culture du XXI^e siècle. On s'y plonge à sa suite, les yeux dans ceux de l'écrivaine.

Etes-vous écrivain ou écrivaine, Noëlle Revaz?

Ecrivaine: je suis une femme qui écrit. «Ecrivain» fait peut-être plus sérieux, mais efface une partie de ma personnalité.

«L'écriture fait exister des choses qui sont dans l'air, mais dont on n'a pas encore conscience»

Noëlle Revaz Ecrivaine suisse

Après le monde rural et les rapports amoureux, ce troisième roman épingle l'univers du livre, de l'édition et des médias. Comment s'articule cette progression thématique?

J'ai effectué un parcours à travers mes trois romans qui va du dedans vers le dehors. Le premier était centré sur l'intériorité d'un personnage, qui envahissait tout. La ruralité y mettait en scène une subjectivité. Dans le deuxième, deux protagonistes jouaient au chat et à la souris autour de leur amour. Ils étaient projetés à l'extérieur d'eux-mêmes mais n'arrivaient pas à saisir ce qu'ils ressentait à l'intérieur. L'amour y thématise une sorte d'aliénation. Avec *L'infini livre*, j'accède pleinement à l'extérieur des individus. On est projeté à la surface des choses. Les êtres n'ont plus de contact avec leur intimité. Celle-ci ne pourra finalement se faire jour que dans la communication muette entre les deux héroïnes. Le thème des livres et des médias illustre pour moi une existence déconnectée de soi. Le livre, qui symbolise l'intériorité, y est fermé. Mes deux écrivaines vont devoir l'ouvrir et se redécouvrir.

Vous révélez-vous davantage qu'auparavant dans ce livre?

Je me cachais davantage dans les précédents, oui. Celui-ci est plus ambitieux, il parle d'idées, de comportements qu'on peut avoir dans la société. Je m'y expose plus, parce que je montre ce que je pense.

Faut-il ranger «L'infini livre» dans le genre de la satire ou de l'anticipation?

C'est plutôt une satire. Je me suis aperçue que le monde que j'y décris est très proche de celui des gens qui ont 20 ans aujourd'hui. Ce monde plein d'écrans, où l'on accumule les discours et les connaissances sans les creuser, où tout doit être donné à voir immédiatement.

Vos deux premiers ouvrages étaient

publiés chez Gallimard, celui-ci chez Zoé. Ce changement se répercute-t-il dans votre récit?

En l'écrivant, je ne savais pas encore qui le publierait. A un moment du récit, l'une des héroïnes change d'éditeur: en l'écrivant, j'ai eu comme un déclin en me disant que ça allait m'arriver aussi! Je sentais que ce livre tourné vers le futur prédisait un changement à ce niveau-là aussi. Souvent, ce qui me vient en écrivant annonce des événements à venir dans ma vie. Sur ce plan, l'écriture est de l'anticipation. Elle fait exister des choses qui sont dans l'air, mais dont on n'a pas encore conscience.

Dans votre fiction, les livres «apparaissent» mais ne s'ouvrent pas. Les médias s'en tiennent à leur couverture. Que dénoncez-vous par là?

Des comportements devenus banals. On pense par exemple que tenir un livre dans les mains permet de le connaître. Raconter cela me permet de mettre en évidence un procédé de simplification, d'objectivation très répandu aujourd'hui. On est submergé de faits, et on n'arrive plus à les creuser. Avec le livre, je peux utiliser les notions de verticalité et d'horizontalité. Le livre implique une descente, alors que dans le monde que je décris, on reste à la surface des choses et des gens. L'objet livre offre une richesse symbolique folle: il peut être partout, il a le don d'ubiquité, mais il nécessite qu'on fasse un effort pour en prendre connaissance. Dans un monde où on saute continuellement d'une chose à l'autre, il offre un vrai paradoxe en ce qu'il exige de s'arrêter, d'ouvrir, d'entrer, de lire.

Lire est-il un acte subversif?

C'est un acte poétique. Un acte de liberté. L'éventualité de la disparition du livre touche à l'essence de ce que l'on est. On lit de plus en plus de messages immédiats, mais de moins en moins de littérature. De

même qu'on ne lit plus en profondeur, on n'effectue plus de véritable retour sur soi.

Et écrire, c'est rebelle?

Oui, pourvu que cet acte ait du sens. Si, comme dans mon roman, l'écriture est composée par algorithmes, il n'en a plus. Mais en soi, écrire, c'est prendre un risque, assumer une responsabilité. C'est là aussi un acte de liberté.

Saviez-vous, en vous mettant à la rédaction de «L'infini livre», où celle-ci vous mènerait?

J'avais une intuition. Mon idée de départ était que le livre ne pouvait pas être ouvert. Je me suis dit tout de suite qu'il faudrait bien, en fin de compte, aller voir ce qui se cache dedans. Je savais qu'il y aurait cette aventure-là. Je voulais aussi un récit très clair, il fallait qu'il apporte des réponses à toutes les questions que je me posais sur ce monde qui ressemble au nôtre.

Le récit nous décrit la fusion progressive de deux auteures, qui finissent par se fondre en une entité au singulier pluriel et aux contours flous...

La société pousse à gommer les individualités, comme si le but était de n'avoir plus finalement qu'un seul individu global. C'est ce qui arrive à mes deux auteures jumelles, et c'est un peu angoissant. Au fur et à mesure de l'écriture, cependant, j'ai réalisé que mes héroïnes gardaient quelque chose d'irréductible. Quelque chose d'humain, qui aboutit d'ailleurs à un dénouement positif. On a beau être standardisés, quelque chose, au plus profond, continue de résister au formatage.

Votre écriture se fait tantôt factuelle, drôle, grinçante, fantastique. A quoi vous servent les mots?

A jouer, à penser, à être autre, à m'inventer, à voyager, à déconner...

«Un seul mot, vraiment choisi, pourrait faire un livre», écrivez-vous. Vraiment?

Cette phrase a un double sens. Elle souligne la force du mot: un seul vocable est chargé de tout notre vécu, il a un pouvoir énorme. Et elle illustre la réduction simplificatrice à laquelle tend ce monde qui

aimerait tellement tout maîtriser. Or on a beau vouloir tout bétonner, il y a aura toujours un brin d'herbe qui poussera dans un coin.

Craignez-vous, dans cet univers où l'on n'ouvre pas les livres, de n'être pas véritablement lue?

Non, je ne crains pas cela. Du moment où on est publié, on perd le contrôle de son écrit. Le livre continue tout seul. Je craindrais plutôt de ne plus pouvoir écrire.

Rencontre A l'occasion de la parution de *L'infini livre*, Noëlle Revaz sera ce samedi à 11 h à la librairie Nouvelles pages, rue Saint-Joseph 15, à Carouge. Elle sera aussi présente au Livre sur les quais, à Morges, le 7 sept., www.livresurlesquais.ch

La dernière fois que...

...Vous avez pleuré?

En éminçant des oignons, il y a deux-trois soirs.

...Vous avez trop bu?

Je me rappelle un mariage au Danemark, il y a environ quatre ans, où j'ai bu trop de champagne. Du coup, on ne me voit pas sur les photos, j'ai dû aller faire la sieste.

...Vous avez envié quelqu'un?

En accompagnant une amie à l'aéroport. Elle s'envolait pour la Colombie, et j'aurais eu envie de prendre l'avion et de partir en voyage comme elle. Je me déplace beaucoup en Europe, mais rarement plus loin. Alors c'est devenu un peu un fantasme.

...Vous vous êtes excusée?

Certainement d'être arrivée en retard. C'est en général la raison pour laquelle j'ai à m'excuser.

...Vous avez transpiré?

Dans un sauna en Laponie, assez récemment, avant de me baigner dans une rivière glacée.

Questions fantômes

La question que vous détesteriez qu'on vous pose?

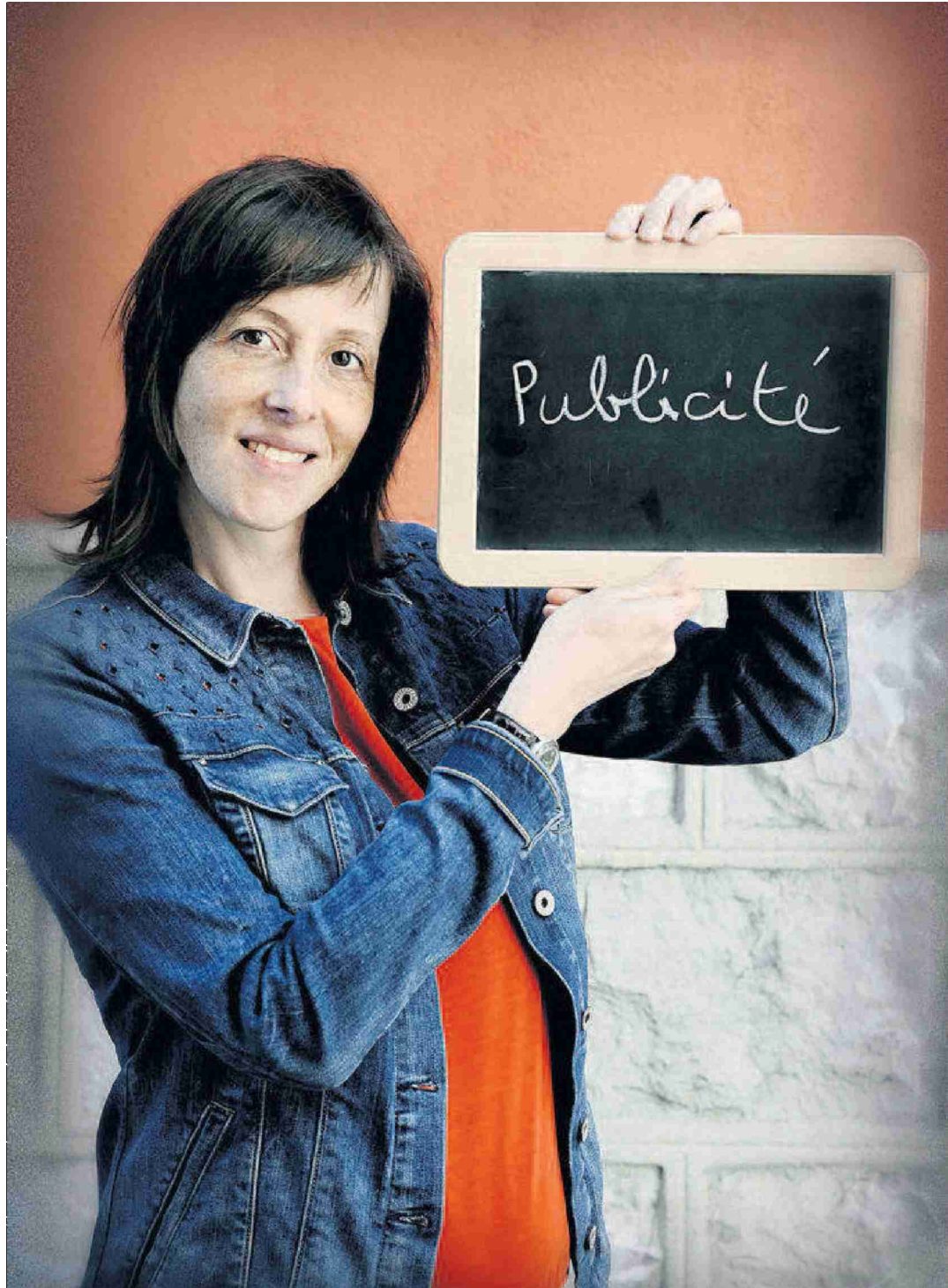
Celle-là.

La question qu'on ne vous a jamais posée?

On ne m'a jamais demandé si j'aimais les questions. Et la réponse serait: pas beaucoup...

Autobio-express

1968: Naissance à Sion. **1992:** Grâce au programme Erasmus, séjour d'une année en Italie. **1996:** Décision longtemps mûrie de se consacrer à l'écriture - ou plutôt d'assumer ouvertement cette activité - et premiers textes, pour la radio. **2002:** Publication d'un premier roman, *Rapport aux bêtes*, chez Gallimard. **2009:** Parution d'*Efina*, toujours chez Gallimard. **2014:** Pour reprendre la terminologie qui y est utilisée, «apparition» de son troisième roman, *L'infini livre*, chez Zoé.



Sur l'ardoise, Noëlle Revaz hésite à inscrire «promotion», avant de se décider pour «publicité». Un passage obligé, quoi qu'il en soit, dont elle se méfie, comme en témoigne sa mordante satire de la consommation culturelle, «L'infini livre». LAURENT GUIRAUD